ALEX CAPUS

# Au Sevilla Bar

roman traduit de l'allemand
par Emanuel Güntzburger



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

*UN AVANT-GOÛT DE PRINTEMPS*, Autrement, 2007.
*LE ROI D'OLTEN*, éditions Bernard Campiche, 2011.
*LÉON ET LOUISE*, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1237.
*LE FAUSSAIRE, L'ESPIONNE ET LE FAISEUR DE BOMBES*, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1464.
*VOYAGEUR SOUS LES ÉTOILES*, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1603.

"Lettres allemandes"
série dirigée par Martina Wachendorff

Titre original :
*Das Leben ist gut*
© Carl Hanser Verlag, Munich, 2016

Photographie de couverture : © plainpicture / Mark Owen

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12295-9

ALEX CAPUS

# Au Sevilla Bar

roman traduit de l'allemand
par Emanuel Güntzburger

*ACTES SUD*

JE PEUX LA COMPRENDRE. Une fois de plus, elle a besoin d'aller voir ailleurs que dans ce patelin. Moi, c'est différent. Si je voulais, je pourrais partir, mais je n'en ai pas besoin. Peut-être que j'en aurai envie un jour, et alors je le ferai. Mais pour l'instant non, pas la peine. J'ai grandi ici, je connais tout le monde dans cette petite ville et je suis aussi à l'aise dans ses rues étroites qu'un verrat dans une porcherie. Elle, en revanche, vit ici depuis moitié moins de temps. C'est l'amour – moi, en l'occurrence – qui, jeune fille, l'a retenue. C'est pour ça qu'elle ne connaît pas vraiment tout le monde ici, seulement presque tout le monde. Elle n'a joué avec personne dans le bac à sable. On comprend, alors, qu'il lui vienne parfois une petite envie de partir. Au bout de vingt-cinq ans.

En tant d'années, rares sont les nuits que nous n'avons pas passées dans le même lit. Ensemble nous avons parcouru le monde, planté des arbres et engendré trois fils. Et maintenant que les arbres donnent des fruits et que les fils ont grandi, elle veut partir, s'ouvrir à de nouveaux horizons, au moins quelque temps. Les valises sont faites. Son train part demain matin. Sept heures vingt-neuf.

— Max, voyons, c'est la Sorbonne. Paris. Une chance pareille ne se représente pas.

— Je comprends, dis-je.

Je comprends, oui. Être invitée pour un an dans la Ville Lumière comme professeur de droit pénal international avec un projet de recherche, comment aurait-elle pu écarter une telle proposition. Je suis content pour elle. Vraiment. Il n'en est pas moins vrai qu'aucun homme sur terre ne comprend vraiment, au plus profond de son âme, pourquoi sa femme ne peut pas se contenter de rester à la maison et de veiller avec satisfaction sur le foyer conjugal en élevant la progéniture commune.

— Tu auras peut-être à changer des ampoules, dis-je. Qui s'en chargera si je ne suis pas là ?

— Je loge à l'hôtel, dit-elle.

— Dans les hôtels aussi, il faut changer des ampoules. Précisément dans les hôtels.

— C'est pour quatre jours par semaine. Je serai à la maison du jeudi soir au lundi matin. Et puis finalement, j'ai quand même trouvé une chambre à l'hôtel du Nord. Tu te rappelles ?

— Bien sûr. Mais ça ne m'empêche pas de me faire du souci. Il te faudra bien quelqu'un pour changer les ampoules.

— Si j'ai besoin qu'on me change une ampoule, je t'appellerai.

— Bon.

— Ce n'est qu'à trois heures de train.

— Trois heures, ça peut être très long.

— Je tiendrai le coup. Je ne voudrais en aucun cas que quelqu'un d'autre me change les ampoules.

— Et s'il y a urgence ?

— S'il y a urgence, tu prendras le train en urgence.

— Et s'il n'y a plus de train ? Les ampoules, ça se change toujours la nuit. Quand il fait noir. En plein jour, on ne s'aperçoit pas qu'il faut en changer une.

— Tu es le seul à avoir le droit de changer mes ampoules, dit-elle.

— Personne ne pense aux ampoules en plein jour. On n'y pense que la nuit. Quand plus aucun train ne circule.

— Alors tu prendras le premier train. Et moi j'attendrai dans le noir.

— Vraiment, il fera très noir.

— Je sais, dit-elle en se blottissant contre moi sous la couette. Sans toi, il ferait nuit noire dans ma vie.

— Tu vois.

— Et froid.

— Je sais, dis-je.

— Tu seras toujours là pour me changer les ampoules ?

— J'espère que non.

— Non ?

— Tant que je vivrai, oui.

LE LENDEMAIN MATIN, les mésanges gazouillent dans le bouleau qui pousse devant chez moi et le soleil se lève derrière le nuage de vapeur de la centrale nucléaire. Une belle et chaude journée s'annonce. Ma femme est déjà partie. Elle m'a enlacé devant la maison et donné un baiser dans le cou avant de disparaître au coin de la rue, cheveux au vent, en se dandinant allègrement.

Je bois mon café du matin sur la terrasse en lisant le journal. Entre-temps, mes trois fils se sont levés. Tintamarre à l'étage, bruits de tuyauterie, puis les effluves de gels douche, déodorants et lotions après-rasage envahissent la maison. Je vais devoir leur rappeler une fois de plus que les après-rasages bon marché sont toujours de mauvaise qualité, et ceux de bonne qualité, toujours chers.

Le premier à se montrer sur la terrasse est l'aîné. Il demande :

— Maman est déjà partie ?

Vient ensuite le benjamin. Il jette des regards scrutateurs autour de lui.

— Où est maman ?

Le cadet arrive en dernier :

— Maman est encore là ?

Les voilà maintenant assis, douchés de frais, derrière leurs cornflakes, à tapoter sur leurs portables. Nous sommes assis ensemble, mes fils et moi, intimes et pourtant réservés. Le père envers ses fils, les fils envers leur père. Eux aussi quitteront la maison sous peu. Ils diront bientôt : Salut papa, merci, et partiront de la maison pour toujours. Mais aujourd'hui, ils ne s'en iront que pour quelques heures. Ce soir, ils seront de retour.

Je continue d'accompagner chacun d'eux jusqu'à la porte lorsqu'il sort de la maison, cartable sur le dos. Je devrais peut-être arrêter. Avec le benjamin, treize ans seulement, je pourrai le faire encore un certain temps. Si, de derrière mon journal, je ne remarque pas qu'il s'apprête à partir, il cherche mon regard en disant : Bon, OK, j'y vais. Alors je me lève et je sors de la maison avec lui. Une fois dans le jardin, il me demande de l'argent pour le déjeuner. Je lui en donne. Il me lance alors, de ses yeux ambrés, un regard émouvant, et dit :

— Ah papa, pourquoi on n'a pas de chien ?

La maison est vide maintenant. Comme s'il ne s'était rien passé – et, effectivement, il ne s'est rien passé –, je fais la vaisselle du petit-déjeuner, j'enfourche ma bicyclette et je roule jusqu'au Sevilla Bar à travers la circulation matinale. Je commence ma semaine de travail en emportant au collecteur de verre usagé les bouteilles du week-end. Après quoi je fais le point sur le stock de boissons, j'appelle la brasserie et le négociant en vins et je passe mes commandes. Je remplis les tiroirs réfrigérés du comptoir, je règle les factures et vais à pied à la poste chercher mon fond de caisse. L'après-midi est consacré aux travaux de maintenance. Je rafistole un siège

déglingué, ou bien je fixe près du billard un nouveau porte-queues mural. Je repeins en rose tendre le plafond des toilettes pour dames, ainsi que l'ont souhaité les dames. Ou bien je vais au marché aux puces parce qu'il me faut un canapé pour le coin lecture. À dix-sept heures, je lève le rideau métallique, je me poste derrière le comptoir et sers les clients jusqu'à minuit et demi, heure de fermeture. Aujourd'hui, ce sera une soirée d'été tranquille. Beaucoup d'habitués sont en vacances et tous mes barmen sont partis. Je suis le seul à être opérationnel cette semaine. Heureusement, l'équipe de ménage qui nettoie toute la maison entre cinq et six heures trente est encore là.

Tôt le matin, il règne au bar une fraîcheur et un calme agréables. Comme je l'aime, cet instant où je tourne la clé dans la serrure, où je pousse la porte et où s'ouvre à moi cet endroit accueillant et familier qui a pu se reposer quelques heures pendant la nuit. Le parquet de chêne luit dans la pénombre et embaume l'encaustique. Le billard me regarde, plein d'espoir, le comptoir rutilant sourit. Dans le coin, la machine à glaçons bougonne, la machine à café dort encore, le système réfrigérant de la cave ronronne. Les toilettes sont propres, les distributeurs de savon pleins, et les porte-serviettes garnis, partout flotte le parfum des produits d'entretien.

Je monte de la cave les cageots de bouteilles vides et je les place sur ma charrette à bras. Quand, sur le bord du trottoir, je passe sous les voies ferrées, les bouteilles s'entrechoquent et tintent comme les sonnailles d'un troupeau de chèvres.

Je dois veiller à traverser cette rue rapidement. Sous les voies ferrées de la gare centrale, les camions roulent pare-chocs contre pare-chocs en direction de

l'échangeur autoroutier. Leurs plaques d'immatriculation sont polonaises, lituaniennes, portugaises, britanniques. Ils ne roulent pas vite, mais ils sont chargés et leurs distances de freinage sont longues.

Une fois arrivé de l'autre côté, je hisse la charrette sur le bord du trottoir et les bouteilles tintent à nouveau.

Je longe la palissade d'un chantier sur lequel trois bulldozers détruisent un grand magasin des années 1960. Les vitrines sont bouchées par des affiches aux couleurs passées, les murs couverts de graffitis maladroits. Au début des années 1980, le magasin avait dû fermer à cause de la création d'un nouveau centre commercial à proximité, avec son propre parking souterrain. C'était l'époque de la crise des euromissiles, quand en Europe on s'attendait à tout moment à voir une bombe atomique russe ou américaine s'abattre sur le toit de sa voiture ; plus personne ne voulait se garer à l'air libre, tout le monde cherchait la sécurité des garages souterrains sous des mètres de béton armé. Or non seulement le vieux magasin des années 1960 n'avait pas de parking couvert, mais il n'avait même aucun emplacement pour se garer. Plus personne ne le fréquenta.

La palissade est trouée de meurtrières par lesquelles on peut observer le ballet quasi paléontologique des bulldozers. Des hommes âgés sont plantés devant. Certains sifflotent, les dents serrées, et on croirait des couinements de souris. De vieux tubes. *Stairway to Heaven*, *Ein Bett im Kornfeld*, *Azzurro*. Ils sifflent pour ne pas entendre le silence qui a envahi leurs vies désormais rétrécies. D'autres fument des cigarettes. Des marques d'antan. Brunette. Arlette. Stella. Boston. Parisienne. Des poches

de leur veston dépassent des magazines masculins d'antan. *Praline. Sexy. Schlüsselloch*. Quelques-uns promènent de petits chiens. Certains sont accompagnés d'un de leurs petits-enfants, qu'ils soulèvent jusqu'au trou pour qu'il puisse regarder.

Je m'arrête devant une meurtrière où il n'y a personne, je pousse ma charrette contre la palissade et regarde, moi aussi. Le côté gauche du vieux bâtiment est encore presque intact, un bulldozer rouge tend vers le ciel sa mâchoire d'acier et broie gouttières, armatures et réclames lumineuses qui ne s'éclaireront plus jamais. Au centre, un bulldozer bleu, muni d'un pilon gros comme un tronc d'arbre, martèle le béton armé. Sur la droite, tous les murs ont déjà été déblayés ; dans le trou, une pelleteuse jaune ramasse du gravier blanc. Je me demande si c'est encore la base du sous-sol ou déjà l'ancien lit de la rivière qui, il y a cent, mille et cent mille ans, serpentait dans cette vallée.

Les vieillards évitent soigneusement tout contact visuel. Moi de même. Nous suivons des yeux les sols qui s'effondrent et les murs qui s'écroulent, et chacun plonge dans ses souvenirs de l'ancien grand magasin. L'un se rappelle peut-être y avoir acheté en 1967 une paire de tennis, un autre y avoir fait l'acquisition au rayon disques, en 1971, de son premier vinyle de Jimi Hendrix. Moi, je me souviens qu'au milieu des années 1970, à l'endroit où le bulldozer bleu martèle le sol, travaillait au rayon boucherie une ravissante vendeuse rousse aux yeux verts. Son décolleté était parsemé de taches de rousseur. Aujourd'hui, elle doit être retraitée. Si elle vit encore.

Et puis, quand nous avons regardé tout notre soûl, chacun reprend son chemin.

Le centre commercial antiatomique des années 1980 dut lui aussi fermer au bout de quelques années, lorsqu'on cessa de craindre les bombes atomiques, Mikhaïl Gorbatchev ayant accédé au pouvoir. Les gens se remirent à sortir, d'abord prudemment, puis de plus en plus abondamment et avec un plaisir croissant. Zones piétonnes et terrasses de café, terrains de jeux avec cabanes et arbres ou échiquiers en plein air se mirent à fleurir dans les centres-villes ; on perdit le goût des parkings mal éclairés sous des mètres de béton armé, où à tout instant violeurs, kidnappeurs d'enfants et poseurs de bombes étaient peut-être à l'affût.

Peu de temps s'écoula donc avant que ne s'élève, juste derrière le centre commercial des années 1980, une galerie flambant neuve avec son vaste parking en plein air. Elle est située dans les hangars d'une ancienne fonderie dont la production a été délocalisée en Pologne. S'y trouve-t-elle toujours ? Je l'ignore. Elle a peut-être été déplacée entre-temps encore plus vers l'est, au Kirghizistan ou quelque chose de ce genre. Et de là, encore plus loin. Il suffirait d'attendre que la production ait fait le tour du globe et qu'elle se réinstalle ici.

Les bâtiments de la fonderie, jadis noirs de suie, resplendissent maintenant de couleurs vives. Les cheminées ont été abattues. Sur les anciennes toitures à redans brillent désormais des enseignes lumineuses de Douglas, Tally Weijl et McDonald's.

L'esplanade située devant la fonderie est aujourd'hui un parking en plein air, mais dans mon enfance, c'était un dédale où l'on circulait entre les tours de plaques d'égout neuves et les pyramides de tuyaux en fonte superposés. Le terrain n'était

pas clôturé, les produits de la fonderie étaient si lourds qu'on n'avait pas à se protéger contre le vol. Près de la maisonnette du portier, dans le coin où se trouve aujourd'hui le point de collecte du verre usagé, se dressait un vieux cerisier qui n'appartenait à personne et que l'on pouvait piller à sa guise.

Le collecteur de verre usagé se compose de quatre bornes d'introduction en acier chromé, on y met les bouteilles qui tombent presque sans bruit dans des conteneurs souterrains. Deux bornes sont destinées aux bouteilles vertes, une au verre brun, et la dernière au verre incolore.

Je m'efforce de jeter les bouteilles dans la borne appropriée. Pour certaines, j'hésite : où vont, par exemple, les bouteilles de rioja, qui sont marron vert, ou celles de gin, bleu clair ?

Mon ami Vincenzo, un habitué du bar, me dit de ne pas me casser la tête à déterminer la couleur des bouteilles puisque, dit-il, toutes les bornes débouchent sous terre dans un même grand conteneur ; le tri ne serait qu'un stratagème de l'État avec pour seul but de conditionner la piétaille pour qu'elle se conduise aveuglément bien. Si j'objecte à Vincenzo qu'à ma connaissance, ce n'est pas l'État, mais des sociétés privées qui organisent le recyclage du verre, et que d'ailleurs tout le monde peut observer, chaque jeudi, le camion-grue qui extrait du sol quatre petits conteneurs – eh oui, quatre petits, et non pas un grand –, il fait un geste de dénégation et me traite de mouton. Une nature crédule d'esclave. Un sujet servile. Un animal de cirque bien dressé.

Quand Vincenzo croit savoir quelque chose, il n'en démord pas. Il ne veut pas être dupe. Surtout

pas de l'État. L'État ne laisse pas passer une occasion de nous berner, dans tous les domaines de la vie. Ces boutons pour traverser au passage piéton, par exemple : Vincenzo ne se fait plus avoir depuis longtemps. Des leurres, rien d'autre, sans le moindre effet sur les feux. S'il en allait autrement, le premier gamin venu pourrait, par simple pression sur un bouton, paralyser la circulation d'un quartier entier. Il en résulterait des kilomètres d'embouteillages et des dommages gigantesques pour l'économie. Ça n'est quand même pas ce que recherche l'État, et il est donc évident que ces boutons-poussoirs ne sont que des attrape-nigauds. Pour la plupart, ils ne sont même pas connectés. Vincenzo le sait ; ce genre d'entourloupe, on ne la lui fait pas. Il n'est quand même pas idiot. Ces boutons, il s'en fiche, et les feux aussi, d'ailleurs. S'il y a un vide dans le trafic, il s'élance. S'il n'y en a pas, il y va aussi. Et les voitures n'ont plus qu'à freiner.

Quant à moi, je suis enclin à penser que ces boutons sont bel et bien connectés. Il me semble improbable que l'État fasse de tels efforts rien que pour se moquer de nous. Un jour, le ton est tellement monté entre Vincenzo et moi à ce sujet que je suis allé chercher un tournevis et, au carrefour le plus proche, sous les regards dédaigneux de Vincenzo, j'ai démonté le boîtier en métal d'un feu. Le bouton était solidement relié à des câbles, un rouge, un jaune et un noir. Mais non, pour Vincenzo, cela ne prouvait rien du tout. Pouvais-je affirmer avec certitude que ces câbles conduisaient quelque part ? Pouvais-je démontrer de manière plausible qu'ils étaient connectés à l'autre bout avec le système de régulation des feux ?

Non, j'en étais incapable. Les câbles disparaissaient dans les tréfonds du poteau galvanisé. C'était tout ce dont je pouvais être sûr.

Tiens tiens, s'exclama Vincenzo. Mais alors, comment pouvais-je être convaincu que les boutons étaient bons à quelque chose ? Avais-je mesuré au chronomètre la durée des phases où le feu était au rouge et au vert ? En appuyant sur le bouton, puis sans appuyer dessus ? Et avais-je comparé les résultats ? Alors, tout ça, est-ce que je l'avais fait ?

Non, rien de tout ça.

Et pourquoi donc ?

Parce que je trouvais ça trop bête.

Alors comme ça, je n'avais pas la moindre donnée empirique. Sur quoi fondais-je mon affirmation ? C'était une vague supposition ? L'espoir candide que le monde n'est pas aussi foireux qu'il ne l'est, hélas ? Vincenzo écumait. Il savait, lui, de quoi il retournait. Ces câbles ne conduisaient nulle part, allons, il me l'avait bien dit. La seule et unique raison d'être de ces boutons-poussoirs était de donner à des créatures comme moi, crédules et grégaires, l'illusion qu'elles sont maîtresses de leur destin afin qu'elles attendent sagement sur le bord du trottoir que Big Brother fasse passer le petit bonhomme au vert. Vincenzo me donna une tape condescendante sur l'épaule. Big Brother m'avait sacrément embobiné. Et les feux tricolores, ce n'était encore rien, Vincenzo aurait pu me raconter encore de ces trucs… Sur quoi il me conseilla paternellement de revisser le boîtier sur le bouton avant que la police ne rapplique. Mouton que j'étais.

En fait, je suis écrivain de profession et, au lieu d'éliminer le verre usagé, je devrais plutôt écrire.

Mais primo j'aime bien éliminer le verre usagé, secundo je n'aime pas toujours écrire des livres. Éliminer le verre usagé est sans nul doute une activité sensée. Si je m'abstenais de le faire, le bar serait bientôt encombré de bouteilles vides. Quant à écrire des livres, là, il m'arrive d'avoir des doutes. Est-ce vraiment nécessaire ? Un livre, et encore un livre ? Il y a déjà tellement de livres, et beaucoup de très bons ; bien plus en tout cas que n'en peut lire un homme de toute sa vie. Et puis, certains jours, je me dis que la vie se suffit à elle-même – que c'est à la vie même qu'il faut insuffler de la beauté, au lieu de l'enjoliver par l'art comme on décore un sapin de Noël.

J'ai acheté ma charrette à bras au marché aux puces exprès pour éliminer les bouteilles. Elle est trop grande et trop lourde pour être remorquée par une bicyclette, et trop petite pour servir de remorque de voiture. Le brocanteur avait été incapable de me dire pour quel type de véhicule elle avait été conçue à l'origine. Elle a des roues en fonte avec des pneus pleins et un plateau en bois bordé de tuyaux d'acier plusieurs fois repeints en noir qui, à l'avant, se resserrent en un attelage de forme conique.

Je l'aime, ma charrette. Elle a la taille qui me convient, suffisante pour quatre gros cageots à bouteilles. Cet attelage, je l'ai bien en main, son poids me donne une agréable sensation d'adhérence au sol. Un humain a besoin d'une certaine masse, d'une certaine charge pour trouver son élan. J'ignore si ma charrette est le véhicule approprié pour insuffler de la beauté à ma vie. Je ne suis pas sûr non plus que j'éliminerai du verre usagé jusqu'à la fin de mes jours. Cela dit, depuis trois ans que je le fais, j'ai

toujours été content et en accord avec moi-même en me rendant au point de collecte.

Mais ce matin, des doutes s'insinuent en moi. Je me demande ce que je fais là à manœuvrer cette charrette. Aujourd'hui, si j'avais le choix, je préférerais être dans le TGV avec Tina à prendre un café et un croissant, évidemment dans un wagon de première classe, tandis que défileraient devant la fenêtre les paysages de Bourgogne avec leurs vaches et leurs pâturages. Il y a quelques jours encore, j'aurais pu faire ce choix. Tina aurait sans doute été contente que je l'accompagne. D'un autre côté, c'était quand même plus sage de laisser ma femme, pour une fois, voyager seule.

Arrivé au parking du centre commercial, je vais jusqu'au coin où se trouvait jadis le cerisier. Je gare ma charrette entre les bornes d'introduction de manière à ne plus avoir à la bouger pour atteindre les trois couleurs. D'une flexion du tronc vers la droite, j'atteins la borne pour bouteilles vertes, d'une flexion vers la gauche celle pour bouteilles brunes, et en me penchant vers l'avant celle pour le verre incolore. Avec une cargaison de cent vingt bouteilles, cela fait une bonne gymnastique matinale. Vincenzo, comme je l'ai dit, ne se donnerait pas ce mal, lui, il jetterait tout dans la même borne. En général, il dort encore à cette heure-là. Je ne risque guère qu'il m'observe pendant ma gymnastique de sujet servile.

Sur le chemin du retour vers le Sevilla Bar, mon humeur est la plupart du temps moins exaltée qu'à l'aller. La charrette est vide et ne tinte plus, le travail est fait. Le chemin du retour n'est plus rien que le chemin du retour, il n'y a plus rien à en dire. Il est aussi important que l'aller, c'est sûr, mais il n'a

pas d'autre destination ni d'autre fin que le retour, ce qui le rend un peu insipide.

La rue est bordée d'immeubles cubiques tout neufs en béton, acier et verre. Au fil des ans, on construit des tours de plus en plus hautes et de plus en plus rapprochées, le quartier de la gare fait figure de zone de croissance dans notre petite ville. On y trouve la nouvelle école de commerce, à côté d'une antenne de l'Office fédéral des statistiques, de la succursale de l'UBS et, un peu plus loin, du centre de logistique des Chemins de fer fédéraux, ainsi que le foyer du personnel de la Croix-Rouge et une résidence œcuménique pour patients atteints de démence. Ces forteresses de verre sont posées sur l'asphalte comme des pièces de Lego tombées du ciel ; sans les inscriptions placées à leurs portes coulissantes vitrées, on les distinguerait à peine les unes des autres.

À cette heure, je suis plutôt seul sur le trottoir. Les employés de bureau sont à leurs bureaux, les enfants à l'école, et les chômeurs encore en train de prendre le petit-déjeuner chez eux. On aperçoit entre les cimes des buildings une étroite bande de ciel. Un grand oiseau sombre passe. Salut l'oiseau, tu es de quelle espèce ? Tu es magnifique avec ta queue fourchue, un milan royal, peut-être ? Tourne-toi un peu sur le côté, s'il te plaît, que je voie la couleur de tes plumes rectrices – oui, c'est bien ça, un milan royal. Qu'as-tu à voler au-dessus de moi, milan royal ? Ici, il n'y a que du bitume et de la tôle ; rien qui puisse t'intéresser, à des lieues à la ronde pas une créature vivante, à part moi. C'est moi que tu regardes ? Hé, ne va pas te tromper, ne fais pas un vol en piqué sans réfléchir, je ne suis pas ton genre de proie, et l'inverse est vrai aussi. Laisse-moi

tranquille, et moi aussi je te laisserai tranquille. De toutes les façons, si j'étais toi, je ne tournoierais pas ici. Je m'en irais tout droit, vers l'ouest, vers le soleil couchant. Là-bas, à l'ouest, tu trouveras de vastes prairies et des forêts s'étendant jusqu'à l'océan, et de quoi chasser. Tout ça ici, ce bitume, ces camions, ces voies ferrées et ces pièces de Lego, ce n'est pas pour toi. Si j'étais aussi élégant sur mes ailes que tu l'es, il est certain que je ne m'intéresserais pas à un mammifère aussi lourdaud que moi en train de conduire sur le bitume mort sa charrette qui empeste la bière rance et les restes aigres de vin rouge.

J'aime bien parler aux animaux. En ville, je parle aux chiens et aux oiseaux, à la campagne aux chevaux et aux vaches. Tina est toujours un peu gênée quand elle me voit parler aux animaux ; il ne manquerait plus que j'embrasse les arbres et que je caresse les fleurs. Toujours est-il que je ne parle pas aux voitures, comme le font certains hommes. Tina aime ça chez moi, je le sais. Parfois, j'ai l'impression que si je parle aux animaux, c'est seulement pour lui plaire à elle.

Où peut bien être le TGV à cette heure ? La tendre ardeur qui m'emplit la poitrine me fait plaisir. Je regrette presque qu'il m'arrive d'être tellement agacé par Tina. Tina peut m'agacer terriblement, surtout durant ces quelques jours chaque mois où elle est obligée de porter ces horribles pantalons larges et où ses cheveux se dressent tels des rayons autour de son crâne, comme si elle était sous tension électrique. Ces jours-là, les tiroirs de son armoire à vêtements claquent, l'eau du lavabo coule avec un sifflement désagréable et ses talons martèlent le parquet à faire

résonner toute la maison ; quand elle lit le journal, le bruit qu'elle fait en tournant les pages ressemble à un claquement de fouet, et quand elle prépare un repas, elle le gâche immanquablement en mettant trop de gingembre, de citronnelle et de coriandre, parfois aussi de noix de muscade.

Ces jours-là, elle est imprévisible, sa démarche n'arrive pas à s'accorder avec la mienne. Avec la sienne non plus, d'ailleurs. Nos fils rentrent la tête dans les épaules et préfèrent dormir chez des copains. Mais moi, à ce moment, il m'incombe de tenir compagnie à Tina et d'être clément face à l'humeur insupportable dont elle est la première à souffrir. J'y parviens pendant quelques jours. Mais si cela dure une semaine ou plus encore, c'est difficile. Parfois, elle m'agace tellement que j'en oublie à quel point les bons moments sont beaux. Je serais prêt à mettre le feu au lit conjugal ou à saisir une hache pour réduire la cuisine en miettes.

Pour ne pas en arriver là, je vais chercher mon vélo de course sous l'appentis et je roule quelques heures à travers la campagne. Pendant les premiers kilomètres, je vocifère grossièretés et mufleries. Puis je passe aux dénominations cliniques pour artiodactyles femelles atteintes de troubles du comportement, je les marmonne en me repaissant de leur sonorité. Espèce de vache anorexique à trois feuilles avec épuisement post-traumatique. Veau de lait avec blessure narcissique, déficit d'attention et libido bousillée par son protestantisme. Chamois onaniste avec fixation anale et fantasmes mégalomanes. Brebis laineuse avec troubles antisociaux de la personnalité.

J'éclate d'un rire sardonique. Ma bicyclette s'envole, le paysage est à ma botte.

Ces noms, je les dis et redis, je les répète, les plus savoureux d'entre eux encore et encore. Je passe la vitesse maximale et à vingt-cinq, vingt-huit, trente-quatre kilomètres à l'heure, je file vers l'ouest, direction l'océan. Et au bout d'une heure ou deux, quand je me fatigue, je passe des vitesses inférieures et je respire profondément. L'heure est venue de mettre de côté mon épée rhétorique et de dégainer le stylet, qui provoque des plaies plus fines, mais d'autant plus profondes, douloureuses et difficiles à soigner. Je m'imagine sommant Tina de s'expliquer et lui tenant un laïus finement élaboré et censé lui démontrer ses erreurs de comportement.

Dans l'exorde, je cite quelques exemples irréfutables de ses méfaits. J'analyse ensuite leurs causes et leurs effets dans leur rapport à moi, à notre couple et à nos fils ainsi qu'à notre entourage et au monde entier. Je termine par une péroraison enflammée où je lui expose les conséquences inéluctables à court, moyen et long terme si elle ne jure pas immédiatement de s'amender et ne s'y met pas sérieusement. Je fignole voluptueusement mon argumentation, qui doit être aussi dense et imparable que possible, et, une fois que je l'ai au complet, je retravaille, je coupe et je raccourcis jusqu'à ce que mes lèvres brûlent d'un feu d'artifice rhétorique d'une véracité, d'une élégance et d'une logique telles qu'il ne me reste plus qu'à freiner, à retourner ma bicyclette et à rentrer à la maison.

Sur le chemin du retour déjà, je m'adoucis à l'idée que Tina – s'il luit encore dans son âme un reste d'amour de la vérité – devra bien se rendre en tout point et sans condition à mon jugement et qu'elle implorera, sinon mon pardon, du moins ma